

blable à celles dont se servaient les garçons d'écurie de grande maison pour promener les chevaux ou aller au fourrage.

Cette voiture était occupée seulement par deux personnes, placées toutes deux sur un siège très-élevé, suivant la mode anglaise, à laquelle le véhicule empruntait d'ailleurs son entière construction.

La première de ces deux personnes, c'est-à-dire celle qui, tenant la droite, rassemblait les rênes et dirigeait l'attelage, était un jeune homme de belle mine, au front intelligent, aux traits gracieux, et portant la livrée des garçons de l'écurie de Mgr le comte d'Artois.

Il menait ses chevaux avec une adresse merveilleuse et un sang-froid remarquable.

Son compagnon, qui certes avait atteint sinon dépassé la quarantaine, était d'une laideur repoussante, et ses vêtements, sales, en désordre, étaient loin de relever sa mauvaise mine.

En passant devant le palais des Tuileries, l'œil de vipère de cette désagréable créature y avait lancé un regard rempli de venin.

Cet homme contrastait en tous points avec le beau garçon d'écurie qui maintenait ses chevaux pleins d'ardeur, et servait encore à en faire ressortir la bonne grâce et la charmante expression de visage.

La voiture, aux armoiries du second frère du roi, roulait rapidement sur le quai désert. Au moment où elle déboucha sur la place Louis XV, un cabriolet léger, entraîné par un joli cheval bai, s'avança en se maintenant à sa hauteur, débouchant, lui, par la rue Royale.

Ce cabriolet, voiture toute récente alors, était surchargé de dorures, finement peint et du modèle le plus élégant. Son heureux propriétaire, assis dans l'intérieur sur un coussin plus élevé que celui de la place voisine, tenait avec une aisance de grand seigneur les guides et le fouet au manche d'ébène incrusté d'or.

A son costume, à ses manières, on devinait au premier coup d'œil que cet homme appartenait à la cour; mais une certaine affectation dans sa pose, dans ses regards, dans son maintien, attestait plus encore le désir de paraître un personnage d'importance que la réalité d'une condition supérieure.

Vêtu avec une recherche et un soin extrême, coiffé comme le dieu de la mode en personne, il paraissait être et il était réellement fort beau cavalier.

Un petit jockey tout de rose habillé et poudré à blanc était grimpé derrière le cabriolet et se penchait de temps à autre sur le côté de la capote relevée, pour explorer l'horizon.

A cette époque, l'allée du cours la Reine était seule praticable dans cette partie des Champs-Élysées. Les mauvais états de la berge de la rivière (le quai n'existant pas) rendait le passage du bord de l'eau impossible pour les voitures.

La voiture aux armes de France et le cabriolet se dirigeaient donc vers le même point, formant dans leur course les deux côtés d'un angle aigu, dont le sommet était occupé en partie par le carrabas stationnaire.

Le passage était assez large, au reste, pour permettre aux trois voitures de se maintenir de front, et le cabriolet et la voiture des écuries du comte d'Artois s'élançèrent en même temps dans l'espace resserré, mais suffisamment étendu, quand tout à coup un troisième véhicule surgit de l'intérieur des Champs-Élysées, coupant en biais les plantations, malgré les défenses de police, et s'élança sur la cours en direction diamétralement opposée à celle prise par les deux équipages.

Ce véhicule, entraîné par deux vigoureux chevaux normands attelés en flèche, était un pesant haquet de brasseur surchargé d'un nombre infini de ces petits tonneaux inventés par nos voisins d'outre-Rhin.

Le conducteur, posé à califourchon, comme le dieu Bacchus, sur le tonneau de tête, qui lui servait de siège, dirigeait à grandes guides son porteur et son cheval de volée, les animant tous deux par les claquemets énergiquement répétés de son long fouet au manche noueux et flexible.

Le brasseur, âgé d'une trentaine d'années environ, était gros, gras, haut en couleur, portait la cotte traditionnelle, et son visage épanoui était absolument dépourvu de finesse et d'intelligence.

Les chevaux normands, poussés par le poids de la lourde charge qu'ils traînaient, et dont la puissance était décuplée encore en raison de la force de l'impulsion donnée, étaient dans l'impossibilité absolue de s'arrêter brusquement.

De leur côté, le cabriolet et l'autre voiture, lancés à toute vitesse, étaient également incapable de ralentir subitement leur allure.

Un triple choc était donc certain, imminent, inévitable. Les voyageurs placés dans le carrabas poussèrent en même temps un cri de frayeur. Leur position, au reste, n'était pas exempte de dangers. La catastrophe qui menaçait le haquet, le cabriolet et la voiture, devait mettre le carrabas en péril, car, bien que stationnaire, il se trouvait compromis dans la bagarre puisqu'il formait l'un des obstacles s'opposant au passage du lourd et menaçant véhicule.

Le cocher du carrabas, le brasseur et le garçon d'écurie, lançaient ensemble une série d'effrayables jurons, tandis qu'une clameur lamentable partait du fond du cabriolet.

Michel, Tallien et Augereau, placés les plus près de la portière ouverte, voulurent s'élançer à la fois au dehors; mais ils n'en eurent pas le temps.

Une secousse violente ébranla la voiture publique; des craquements sonores éclatèrent de tous côtés, et un nuage de poussière s'éleva sur le lieu de la catastrophe.

Des cris, des injures, des hennissements, le bruit de ruades brisant les caisses des voitures, un charivari épouvantable enfin anima brusquement l'entrée du cours la Reine, tout à l'heure si paisible.

Les voyageurs sautèrent lestement à terre: mais tout d'abord, ils ne purent que constater l'accident, sans qu'il leur fût possible d'y porter remède.

C'était en effet un chaos épouvantable. Le carrabas tenait la droite de la route; la voiture aux armes du comte d'Artois s'était élançée tenant la gauche, et le cabriolet, lui, était au milieu. Lorsque le haquet s'était rué sur le passage encombré, il avait fait trouée.

Accrochant violemment la voiture de promenade, il l'avait arrêtée net. Les deux chevaux s'étaient abattus sous le choc; le garçon d'écurie avait été lancé loin de son siège, sur le gazon du cours, et le second personnage était demeuré cramponné au faite du carrosse, évitant ainsi une chute dangereuse.

Mais si le haquet avait heurté de sa roue de gauche le véhicule du comte d'Artois, sa roue de droite avait atteint en plein poitrail le cheval du léger cabriolet.

Celui-ci, enlevé et renversé en arrière, était retombé sur la voiture qu'il traînait, brisant son brancard, et précipitant la caisse sur le pesant carrabas.

La voiture publique avait reçu une rude atteinte, mais le pauvre cabriolet, pris, broyé, étranglé entre sa masse solide et celle non moins redoutable du haquet, le pauvre cabriolet, disons-nous, déjà disloqué par la chute du cheval, n'avait pu résister à ce choc épouvantable.

Les roues s'étaient détachées, et la caisse était tombée sur la route, engloutissant sous sa capote le malheureux propriétaire de la voiture anéantie.

Les maigres haridelles du carrabas, bousculées, repoussées, entrainées les unes sur les autres, s'étaient embarrassées dans leurs traits et ruait avec une ardeur dont on les eût crues incapables.

Le cheval du cabriolet gisait à terre le poitrail entr'ouvert, inondant de sang la poussière de la route. Les deux chevaux de l'autre voiture se débattaient énergiquement, l'un pris sous le timon, l'autre engagé sous le porteur du haquet.

Quant au brasseur, à sa voiture, à ses tonneaux et à ses deux vigoureux normands, ils demeuraient maîtres du champ de bataille, dominant le tumulte; le brasseur toujours à cheval sur son tonneau, son porteur immobile et son cheval de volée picotant sur les débris du cabriolet.

Le premier soin des voyageurs et du cocher du carrabas, qui s'était joint à eux, fut de débarrasser les chevaux pour mettre fin aux ruades et éviter ainsi de nouveaux malheurs.

#### VII.—L'accident.

Le garçon d'écurie s'était relevé tout meurtri de sa chute, et arrivait clopin-clopat sur le lieu du sinistre.

«Que le diable te torde le cou! s'écria-t-il furieux qu'il était, en s'adressant au brasseur; ne voyais-tu donc pas devant tes chevaux?»

—Et toi, cocher de malheur! te faut-il donc des lunettes? riposta le vigoureux conducteur du haquet.

—Des lunettes! attends! attends! je vais t'en donner!

—Viens-y donc un peu, pour voir.

—Ça ne sera pas long, gros avaleur de houblon!»

Et le garçon d'écurie se précipita la main haute sur le haquet qu'il escalada.

Le brasseur prit son fouet par le petit bout du manche, et se tint sur la défensive.

«Hoche! taisez-vous et aidez plutôt ces messieurs, dit d'un ton impérieux l'autre personnage, demeuré encore sur le siège où il s'était cramponné et dont il essayait cependant de descendre.

—Eh! répondit le garçon d'écurie avec un accent grondeur, mais en s'arrêtant toutefois dans ses démonstrations menaçantes. Eh! ne voyez-vous pas, monsieur Marat, que c'est ce gros butor-là qui a détérioré l'attelage de Monseigneur.

—Tu n'avais qu'à maintenir tes bêtes, je ne t'aurais pas accroché! fit le brasseur en haussant les épaules.

—Tiens! dit tout à coup le cocher du carrabas en regardant le brasseur, c'est monsieur Santerre, du faubourg Saint-Antoine! Ça va bien du reste?

—Corbleu! s'écria Danton avec impatience, avez-vous fini de vous disputer et de vous souhaiter la bienvenue? Ça! dégagez vos voitures! Il y a peut-être sous cette capote de cabriolet un homme grièvement blessé.

—Eh bien! répondit celui que nous avons entendu nommer Hoche, s'il est blessé, il a une fière chance, puisque voilà le chirurgien des écuries de Monseigneur.»

Et du geste il indiqua le personnage qu'il venait de désigner sous le nom de M. Marat.

Cependant le brasseur Santerre, sautant à bas de son haquet, prit son porteur par le mors et le fit reculer. Le cheval de volée obéit également à l'impulsion donnée et accomplit un mouvement rétrograde.

Hoche avait remis ses chevaux sur pied, et l'endroit où gisait le cabriolet demeura libre. La malheureuse bête qui s'emportait si rapidement quelques instants plus tôt, demeurait immobile étendue sur le flanc et perdant à flot son sang qui s'échappait par la large blessure qu'avait faite la roue du haquet.

Les voyageurs entourèrent la capote, laquelle, par sa position, ressemblait à une énorme cloche de cuir, et l'enlevèrent doucement pour dégager l'homme enfoui sous elle.

Le propriétaire du cabriolet gisait inanimé, ne donnant aucun signe de vie.

«Cet homme serait-il mort? demanda Michel avec effroi.

—Non! dit le chirurgien Marat en examinant le corps. Il n'est qu'évanoui et je crois même qu'il n'a aucune blessure.»

Et se retournant brusquement vers le garçon d'écurie, lequel recommençait à se disputer plus chaudement que jamais avec le brasseur:

«Hoche! ajouta-t-il, donnez-moi ma trousse, qui doit être sur le siège de la voiture.»

Hoche obéit vivement et tendit au chirurgien l'objet demandé. Marat ouvrit la trousse et en tira un flacon qu'il déboucha d'abord et plaça ensuite sous les narines du personnage évanoui.

Celui-ci, soutenu par le vicomte et par Fouché, entr'ouvrit aussitôt les yeux et fit un mouvement.

«Là! ce n'est rien! dit Marat. Le voilà qui reprend ses sens. Dans quelques minutes il n'y pensera plus.»

—Comment vous trouvez-vous, monsieur? demanda Danton en s'approchant.

Le propriétaire du cabriolet remua les lèvres comme pour balbutier un remerciement. En ce moment son regard vague s'arrêta sur le cheval mourant. Il poussa un profond soupir:

«Une bête de cent louis!» murmura-t-il.

A l'instant précis de la catastrophe, le petit jockey grimpé derrière le léger véhicule, avait prestement sauté de côté et s'était garé ainsi des suites de l'événement.

L'un des premiers il était venu au secours de son maître, et il regardait d'un œil triste les débris du cabriolet éparpillés autour de lui.

Tout à coup le bruit lointain du timbre d'une horloge arriva jusqu'au cours la Reine. Le jockey tressaillit et saisissant respectueusement la main de l'homme à demi évanoui encore:

«Monsieur! monsieur! dit-il vivement. Revenez à vous! il est dix heures!»

—Dix heures! répéta machinalement celui auquel s'adressait le petit domestique.

—Oui, monsieur! voilà dix heures qui sonnent aux Tuileries et vous deviez être à onze heures et demi à Versailles!»

Ces simples paroles parurent produire une impression profonde sur celui qui les entendait.

Reprenant subitement l'usage de ses sens, il s'arracha, par un mouvement brusque, des mains qui le soutenaient.

«Dix heures! dix heures! s'écria-t-il. Mon cheval tué! mon cabriolet brisé! je n'arriverai jamais! Que va dire Sa Majesté? sangdiou! poursuivit-il avec un accent gascon très-prononcé et en s'adressant successivement au brasseur, au

cocher du carrabas et au garçon d'écurie. Sangdiou! bélistres! ivrognes! pendards! La reine m'attend! vous périrez tous à la Bastille!»

Puis, précipitant ses paroles et ses gestes:

—Une voiture! une voiture! s'écria-t-il, ma fortune pour un cheval!

Voilà! voilà! cria le cocher du carrabas.

—Eh! caramba! tu n'arriveras jamais, toi! continua le pétulant personnage. Il me faut un attelage princier! Celui-ci!»

Et il désigna la voiture aux armes du comte d'Artois.

«Le carrosse de monseigneur! répondit Hoche en haussant les épaules.

—Eh! si monseigneur était là, il serait le premier à m'offrir place à ses côtés! Sais-tu qui je suis, béliste? Léonard! entends-tu? Léonard, le coiffeur de Sa Majesté la reine de France et de Navarre! Et Sa Majesté m'attend! Comprends-tu, pendard? Vite! vite! en route, et brûle le pavé!

—Impossible, monsieur! répondit Hoche en désignant sa voiture. Vous le voyez, j'ai deux jantes brisées; je vais être obligé de remiser à Paris. Je ne puis même pas conduire M. Marat, le chirurgien des écuries de monseigneur.

—Oh! fit Marat en haussant les épaules, ne t'inquiète pas, mon garçon. Je ne suis pas coiffeur de la reine, moi, et je me contenterai du modeste carrabas.»

Léonard paraissait désespéré.

«Vas-tu partir au moins sans tarder d'une minute? dit-il en s'adressant au cocher de la voiture publique.

—Tout de suite, mon bourgeois. Il ne manque plus maintenant que sept voyageurs pour être complet. C'est l'affaire d'un instant.

—Eh! bourreau! je paye tes sept places vacantes, mais brûle le pavé.

—Alors, en voiture! nous partons!» cria le cocher en se frottant joyeusement les mains.

Les voyageurs, non moins enchantés que l'automédon, que l'heure du départ fût enfin sonnée, remontèrent vivement dans le carrabas.

Léonard s'élança, se plaçant sur la banquette du centre, qu'il partagea avec Michel et Tallien.

Augereau et le petit abbé ferrailleur se mirent en face. Le chirurgien Marat monta le dernier.

Pendant ce temps Hoche, visitant soigneusement ses chevaux, s'appretait à tourner bride et à rentrer dans le centre de Paris pour remiser sa voiture avariée.

Santerre rattachait la sangle de son porteur, laquelle s'était déboulée par suite du choc donné et reçu.

Le cocher du carrabas monta sur son siège, et, rassemblant ses rênes, fit claquer son long fouet; les pauvres chevaux secouèrent péniblement la tête.

«Attends, cria tout à coup le brasseur, voilà encore un voyageur qui t'arrive.»

Et du geste il désigna un tout jeune homme, lequel courait à perdre haleine en traversant la place, et en faisant de grands gestes à l'intention évidente de la voiture sur le point de démarquer.

Ce jeune homme, vêtu en modeste artisan, portait sous son bras droit un énorme paquet de franges de toutes nuances attachées avec une toile verte.

Il arriva ruisselant de sueur et respirant bruyamment à l'entrée du cours.

«Y a-t-il encore de la place? cria-t-il sans s'arrêter,

—Oui, oui, je vais vous ouvrir! Dépêchez-vous!» dit le cocher en se disposant à quitter son siège.

Le nouveau venu s'arrêta alors en face du carrabas et à côté de Hoche, lequel fit un brusque mouvement de joyeuse surprise.

«Tiens! s'écria-t-il en s'adressant au jeune artisan, dont il prit affectueusement la main, c'est toi, Jean?

—Tiens, Hoche! fit l'autre en souriant.

—Je te croyais en tournée.

—Je suis revenu; j'ai fini mon apprentissage.

—Et chez qui travailles-tu, maintenant?

—Chez maître Bernard, le gros teinturier de la rue Saint-Honoré.

—Et tu vas à Versailles?

—Oui, je vais porter des franges au château.

—Partirons-nous? cria Léonard avec fureur.

—Voilà! voilà! répondit le cocher en ouvrant la portière; montez, mon bourgeois!»

Jean serra les mains de Hoche et s'élança lestement.

Le cocher reprit place sur son siège.

«Deux écus pour toi si tu fais la route en deux heures! lui cria le coiffeur en passant sa tête poudrée par la portière.

—En avant, hue, roulez!» glapit l'automédon en faisant pleuvoir une grêle de coups de fouet sur l'échine maigre de ses pauvres chevaux.

L'attelage tout entier fit un effort désespéré; le carrabas s'ébranla et commença à rouler.

Santerre remonta sur son haquet.

«Adieu, Santerre!» cria le cocher du carrabas.

—Adieu, Fouquier!» répondit le brasseur en adressant avec son fouet un geste amical au cocher de la voiture publique.

Et le haquet et le carrabas s'élançant à la fois en sens opposé, un nuage de poussière s'éleva aussitôt, enveloppant dans un tourbillon blanchâtre la voiture aux armes du comte d'Artois, sui le siège de laquelle Hoche venait de remonter.

#### VIII.—Le carrabas.

«Eh bien! monsieur, êtes-vous remis de votre chute?» demanda Michel au coiffeur de la reine, à côté duquel il se trouvait placé.

Léonard toisa son interlocuteur des pieds à la tête, et, reconnaissant en lui un enfant de la petite bourgeoisie, il répondit d'un ton de protection bienveillante:

«Complètement, mon jeune ami, complètement.

—Mais vous manquerez aujourd'hui votre service? fit observer Tallien.

—En aucune façon; Sa Majesté m'attendra.

—Peste, dit Joachim en riant, vous faites attendre la reine, vous?

—J'en suis aujourd'hui au désespoir; mais, que voulez-vous, il le faut bien, répondit Léonard en chiffonnant son jabot. Sa Majesté sera obligée de m'attendre.

—Et si Sa Majesté se faisait coiffer par un autre? dit Michel.

—Sa Majesté se faire coiffer par un autre! s'écria Léonard en bondissant sur sa banquette; me faire un pareil affront! Impossible, impossible! Sachez, jeune homme, que ma main est la seule qui puisse toucher à la chevelure de la reine.